

11
11
11

FRANCO
PARIS

P.P.

A Monsieur

Monsieur Delmolle, bibliothécaire
et Conservateur des Archives de l'état

MONSIEUR DELMOLLE
BIBLIOTHECAIRE
DES ARCHIVES
NATIONALES

A Mons.

Ant. Valenciennes Sup-64

11

11

2081600 50-01, cilleptell

Monsieur

J'ai bien tardé à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mais vous voudrez bien m'excuser quand vous saurez que depuis près de quatre mois je suis tourmenté par un accès de goutte qui me laisse bien rarement la possibilité de sortir de mon lit, et de tenir ma plume. D'ailleurs je voulois me procurer la biographie de Rabba et Boisjolin; je n'ai pu y réussir jusqu'à ce jour: ainsi je me trouve dans l'impuissance de juger si les deux articles que vous y avez lus relativement à M.^{de} la Comtesse d'Albany sont exacts.

Je possède la biographie ancienne et moderne, publiée par Michaud en cinquante deux volumes. in 8°. J'ai sous les yeux l'article = Stuard, Charles - Edouard - Louis - Philippe - Casimir, = et j'y trouve sur M.^{de} la C^{te} d'Albany plusieurs erreurs que je m'empresse de vous signaler, et dont j'espère que vous ferez justice. D'abord il y est dit que la Comtesse d'Albany mourut à Florence, ce qui est inexact; il est mort à Rome, où j'étois à cette époque (Janvier, 1788) — L'attachement, l'admiration de M.^{de} la C^{te} d'Albany pour Alfieri sont assez connus — ils avoient ensemble à Florence en 1793 (c'est à cette époque que j'eus l'honneur de les connaître) après la mort d'Alfieri, (Florence, 8^{bre} 1805) elle lui fit élever par Canova, un superbe mausolée, dans l'église des S.^{ts} Cosme. C'est ici le lieu de signaler une erreur où sont tombés différents auteurs qui ont parlé de M.^{de} d'Albany. ils ont affirmé qu'elle avoit épousé Alfieri, et qu'après la mort (à elle) les cendres avoient été réunies à celles d'Alfieri; l'une et l'autre assertion sont fausses. J'ai possédé tous les papiers qu'ils ont laissés après leur mort, et je n'y ai trouvé aucune trace de ce prétendu mariage. Quant aux cendres de M.^{de} la C^{te} d'Albany, elles ont été religieusement déposées dans un monument particulier que les reconnaissances lui a fait

iriger dans le même style, et que je crois dignes d'un si haut
personnage. — C'est probablement faute de bien connaître l'Italien que l'idée
de ce mariage s'est présentée: le l. Alfieri en parlant de son amie a souvent
employé l'expression de la mia Donna que l'on aura ^{bien} traduite par
ma femme; tandis que bien certainement il falloit dire ma souveraine,
la maîtresse de mon existence — ce que Michaud a dit de la
réception que lui fit Buonaparte à Paris est aussi peu exact: il lui fut très
facile de soutenir la présence et les supériorités du despote, car l'accueil
qu'elle en reçut fut très aimable; il est vrai qu'il lui dit, sur le ton
de la plaisanterie, qu'il faisoit toute son influence sur le siècle des
Florentins, qu'elle entraînoit les projets de fusion des Toscans et des Français,
que c'étoit pour cette raison qu'il l'avoit engagée à venir se fixer à
Paris où elle trouveroit plus facilement à satisfaire son goût pour les
arts, et qu'il l'invitoit à venir quelques fois jouir de son théâtre
particulier; et en effet il lui envoya la clé d'une loge au théâtre des
Tuileries, où j'en eus l'honneur de l'accompagner; ainsi c'est positif. Après
quinze mois de séjour à Paris (de 1809 à la fin de 1810) elle demanda la
permission de retourner à Florence, et elle lui fut accordée sur le champ.
Ce même article de Michaud finit, je ne dirai plus par une incapacité,
mais par une véritable inconvenance = elle consacra la suite de son
existence à un artiste français, qui avoit été l'ami d'Alfieri; il
paroit même constant que par un mariage de la main gauche elle
honora du don de la main François-Xavier Fabre, peintre d'histoire =
ici je suis le seul juge compétent pour déclarer fautive cette ridicule assertion;
c'est moi, au contraire, qui avois consacré ma vie à lui être agréable,
et j'ai eu l'honneur pendant trente-trois ans d'être près que tous les jours
auprès d'elle. — Cet article finit par les mots = il est certain des
moins qu'elle l'institua son légataire universel = et ceci est
littéralement vrai. J'ai créé avec la majeure partie de son héritage un
Musée et une bibliothèque publique que j'ai donnée à Montpellier, ma
ville natale, et je continue à les enrichir tous les jours l'un et l'autre.
Le Musée compte déjà plus de 360 tableaux et autres objets d'art,
et la bibliothèque plus de 15,000 volumes, non compris ceux qui appartiennent
à la ville et qui ont été réunis à ma bibliothèque.

La vie de M. de l'Albany, pendant tout le temps que j'ai passée
auprès d'elle, a été constamment la même; simple et sans aucune
étiquette chez elle; quoique en ayant de lady Morgan, et autres personnes
qui ont voulu paroitre avoir vécu dans son intimité — on pourroit
dire qu'elle avoit pris à cœur de faire les honneurs de Florence: son salon
étoit le rendez-vous de toutes les personnes remarquables dans tous les genres possibles.
Sa santé étoit excellente, et je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vue
une seule fois contrainte de rester au lit pour cause de santé — au reste
cette vie monotone prête peu à citer de ces anecdotes qui rendent piquants
un article de biographie, et je ne saurois vous en fournir aucune qui
ne parisse mériter d'être citée.

Je ne connois pas que sous éprouver tant de difficulté à vous procurer
les mémoires d'Alfieri: il en existe, à ma connoissance, plus de 15 éditions en
italien; ils ont été assez mal traduits en français: tout ce qui ils contiennent
relativement à M. de l'Albany est de la plus exacte vérité, mais à mon avis,
il en a beaucoup trop parlé. — Je ne connois aucun portrait de cette
dame gravé ou lithographié; il en existe un en peinture et de
grande naturelle (demi-figures) à la galerie de Florence.

Voici le fragment autographe que vous m'avez demandé: il est détaché
de son Journal de lecture; l'article sur Robertson est peut-être le seul
où la langue et l'orthographe ne soient pas trop maltraitées. Je doute
que vous ayez envie d'en faire usage: je n'ai rien de mieux que
je puisse vous envoyer.

Excusez-moi, Monsieur, du désordre et du griffonnage de cette lettre. Je désire
que vous puissiez la lire, et y trouver quelques morceaux dignes d'être
employés. Je vous recommande surtout de donner le dîment le plus formel
aux fautes affectées que je vous ai signalées. Je suis tout à vos ordres si je
puis vous être bon à quelque chose.

Ma pensée s'est relevée plus rien; j'écris en ce moment de vertige
qui m'obligent de finir. —

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait respect, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

F. X. Fabre Directeur du Musée
Montpellier, le 22. avril 1868.